

Vertiges de voyage

Cette histoire est la mienne. Des milliers de femmes pourraient la raconter. Avec une issue variable. Parfois les montagnes sont des immeubles, les trottoirs des territoires inconnus et le danger se glisse en travers de la rue. Bien plus souvent, il s'immisce dans l'intimité : en France, 80 à 90 % des viols sont commis par des proches. Mais c'est de voyage dont il est ici question.

ANNA DUHESME

Partir, c'est faire le choix de l'ailleurs, c'est composer avec la perte de repères – un luxe pour quelqu'un qui n'est pas contraint par la misère ou par la menace. Ce qui ne relève pas du choix en revanche, c'est la condition de femme. Or la route nous rappelle sans cesse à celle-ci si nous avons, en plus, l'audace de voyager seule, ou célibataire. « Disponible » pensent beaucoup d'hommes, dans un cas comme dans l'autre. Peu importe que le caractère solitaire soit relatif, contextuel ou bien éphémère, et peu importe d'ailleurs qu'il ne le soit pas. Je dois dire que cette réalité ne m'est apparue – ou plus exactement réapparue – avec netteté qu'à l'occasion de cette mésaventure, survenue il y a trois ans, au Kirghizistan, dans une vallée reculée, en plein cœur de l'hiver. Plusieurs agressions ont suivi, dans des contextes différents, toujours à l'étranger, et alors que je me trouvais « seule ». Sous-entendu « non accompagnée par un homme ». À cet égard, je suppose que deux femmes en voyage pourront être perçues, elles aussi, comme « seules ».

Ce jour-là, dans cette situation, mon émerveillement des secondes précédentes m'a claqué au visage. Autour de moi pas d'issue, le vide absolu, fuir ou crier n'aurait servi à rien. Ici, je me retrouvais hors des sentiers battus, au milieu d'une zone grise, un territoire à la frontière entre le danger réel et supposé, et je ne l'ai compris qu'en me retrouvant face à cet homme. En réalité, j'y étais entrée au moment où j'avais pris la décision de m'éloigner seule dans ce désert sublime afin de m'y recueillir, en mettant de côté mes appréhensions pour me concentrer sur mes sensations positives. Mais tout cela, à cette époque, j'étais incapable de le comprendre. Ce qui m'a permis de me sortir de là c'est l'instinct et la chance. J'ai retrouvé le prénom de ses voisins, le petit point au loin dans le paysage, fait comprendre qu'on m'attendait, que je reviendrai, et il m'a laissée repartir.

Mon salut m'empêche d'utiliser le mot « agression », même si c'est précisément ce que j'ai ressenti. Je l'utilise plus facilement pour ce qui s'est passé juste après, à mon retour chez lesdits voisins. Ils m'avaient hébergé la veille avec mes deux compagnons de voyage – un photographe et un fixeur – eux aussi partis vadrouiller chacun de leur côté cet après-midi-là. Je pensais y trouver refuge. Mais le mari avait bu, beaucoup. Il s'est approché de moi et a essayé de m'embrasser en m'attrapant par le cou, hilare, devant un ami à cheval, amusé. Sa femme, à côté, l'air impuissante, m'a plantée là pour rejoindre ses vaches, sans doute soulagée que la violence de son mari s'abatte sur une autre qu'elle. J'étais sidérée. À nouveau isolée dans l'immensité, figée par la peur. À cet instant, quelque chose a cédé dans mon cerveau. Et ça disait : « accepte le pire si le pire arrive puisque tu es impuissante ». Le sous-texte était « ça sera moins traumatisant si jamais tu t'en sors. Et même si tu ne t'en sors pas ». Immédiatement après, le sursaut.

Mes yeux ont cherché une solution. Et dans la montagne j'ai aperçu le fixeur avec les moutons. J'ai calculé dix minutes, peut-être quinze avant qu'il n'arrive. Mon corps a fui vers la femme dans l'enclos. Symptôme typique de l'effroi, tout se dissociait en moi, comme si j'étais spectatrice.

L'homme a un peu tenté de me suivre, heureusement il était trop saoul. Le guide est enfin arrivé, furieux. « C'est dangereux de s'éloigner seule. Ici les gens ne sont pas habitués aux étrangers » m'a-t-il lancé. Le mari était apparemment arrivé plus tôt, agressif, vociférant sur sa femme, la traitant d'incapable, et pour calmer le jeu le fixeur avait décidé d'aller lui-même chercher les bêtes. Quelques instants plus tard, l'homme a tenté à nouveau de m'embrasser sans que personne ne réagisse. Nous avons finalement quitté les lieux quelques minutes plus tard. Je suis partie choquée, le sentiment d'avoir échappé à ce « pire ». Au viol. Et que sais-je encore. Le soir même le photographe m'assurait de son soutien. Il se présenterait désormais comme mon mari et je ne resterais plus seule jusqu'à la fin du séjour. J'ai ainsi pu aller au bout du reportage mais l'inquiétude revenait de village en village alors que nous croisions partout des hommes alcoolisés, parfois en petits groupes, certains faisant des remarques déplacées sur ma présence que le guide, toujours avec moi, ne souhaitait pas traduire en détail.

Pendant des années, jusqu'à ce séjour, j'avais mis un couvercle sur ma condition de femme, notamment parce que j'avais cessé de voyager seule. En reportage ou en vacances à l'étranger, j'étais toujours accompagnée par mon conjoint, lui aussi journaliste. Par ailleurs nous ne sortions des sentiers battus qu'accompagnés, ce qui nous permettait de désamorcer toutes les situations. Huit ans durant lesquels je m'étais habituée à la facilité des rapports avec la population, les seules difficultés relevant des aléas normaux du métier. J'étais mariée et, surtout, accompagnée de mon mari. Autrement dit, indisponible. En 2017, cette relation s'est arrêtée et alors tout a changé pour moi, sans que j'y sois préparée.

Le Kirghizistan est arrivé assez vite. Coutumière des ex-républiques soviétiques, je me suis rapidement sentie à l'aise dans ce pays que je découvrais pourtant. Je retrouvais une langue, des infrastructures, des us et des manières déjà connus. Je voyageais avec un ami photographe, nous étions accompagnés. Un cadre familial. Je ne me méfiais pas, je n'ai pas même songé à être plus vigilante. Lorsque la question de ma situation personnelle s'est posée, je n'ai pas menti comme j'apprendrais à le faire ensuite. J'ai dit « célibataire », « divorcée », « sans enfant ». Lorsque nous avons commencé à nous éloigner des sentiers battus, je n'ai rien modifié. Là où nous avons tous cruellement manqué de bon sens, c'est en partant nous balader chacun de notre côté, dans cette vallée, après avoir interviewé ces mêmes hôtes sur leur mariage, vingt ans plus tôt, selon la pratique très courante à l'époque de l'« ala katchuu », littéralement « prends et cours », c'est-à-dire en enlevant la fiancée le plus souvent sans

son consentement. Plus explicitement, en la forçant à participer à son mariage en présence de convives complices, et finalement en la violant pour la rendre impure et l'obliger à rester. « J'ai beaucoup pleuré mais ma mère m'a dit que je ne pouvais pas toujours fuir. C'était la troisième fois qu'on tentait de m'enlever. Depuis, nous avons eu cinq enfants, c'est la preuve que je ne me suis pas trompée », avait conclu l'épouse, entre rires gênés et résignation. À côté, le père habitait leur dernier enfant et tous les deux riaient aux éclats. Il y avait un vrai décalage entre la violence du récit et l'insouciance de la scène. Je n'ai pas songé que cette violence pouvait être toujours à l'œuvre. Ni considéré qu'elle pouvait un moment se diriger contre moi.

Mais en tant que femme célibataire ou femme seule, je n'étais plus intouchable pour mes interlocuteurs. Sans doute pas plus que ne l'est un touriste avec son portefeuille et son matériel face au risque de vol. Ni un randonneur ou un alpiniste face au risque de chute. Mais ceux-là, les femmes, dans les mêmes conditions, les courent aussi. L'homme connaît plus rarement le risque de viol, d'agression sexuelle, même le harcèlement. Il n'a souvent aucune idée de ce que cela représente comme source de stress au quotidien. « Tu as bien de la chance d'avoir ce genre de problème » m'a dit sérieusement un homme de ma connaissance quand je lui ai confié mes expériences désastreuses et mes inquiétudes à l'idée de travailler seule à l'étranger.

Entretemps, j'avais subi au moins deux nouvelles agressions, en tant que touriste cette fois. En Sicile d'abord, alors que je m'installais pour trois jours dans un appartement Airbnb au rez-de-chaussée de celui d'un couple. Des gens apparemment merveilleux selon les commentaires unanimes. Elle n'était finalement pas là. Lui était aveugnant, l'air inoffensif. Je ne me suis pas méfiée là non plus, jusqu'à ce qu'il tente de m'embrasser dans l'entrée de ma chambre alors que j'allais chercher un livre. Je l'ai repoussé. Il a insisté, me laissant complètement désarçonnée. Le harcèlement a continué toute la journée par SMS. Et encore le soir alors que je lui demandais de me laisser. Je me suis barricadée pendant la nuit, tétanisée et suis partie sans un bruit au petit matin. « Ne me dénonce pas, tu vas briser ma vie » m'a-t-il écrit tout à coup paniqué en ne me trouvant pas. J'ai contacté la plateforme – deux mois plus tard, le temps de m'en remettre – qui a pris en main la situation.

En Turquie ensuite, en juin 2019. Alors que je voyageais seule dans un village au nord du pays, j'ai eu une sorte de coup de foudre pour un garçon charmeur, un taxi-guide très sociable, habitué aux touristes, avec qui j'ai commencé à flirter avec l'idée tacite mais consentie d'aller plus loin. Mais il était trop pressant, ne m'écoutait pas, insistait là où je me rétractais, se renfrognait de plus en plus sévèrement. Une manière de me montrer que, même si nous cherchions la même chose, c'était lui le patron, comme si ma liberté était une insulte à la sienne, lui qui n'avait pas réussi à quitter son nid malgré ses études. Elle l'avait probablement

Dehors, les montagnes sont nues.
Ni arbres, ni troupeaux,
Ni âmes, ni capots,
Le vent me pousse vers l'inconnu.

Seule, je traverse l'ocre vallée,
Le regard ébloui,
Le pas sûr, enhardi,
J'inonde la terre de mes pensées.

Libre, j'atteins le front de la plaine,
Et dans l'immensité,
Face à tant de beauté,
La peine tombe, l'âme s'oxygène.

Soudain, un bruit stoppe mon élan,
C'est une voix qui hèle,
Un homme qui m'interpelle,
Près d'une ferme au creux du néant.

Hésitante, je m'approche, étrangère,
Mon teint pâle, mes yeux ronds,
Lui brutal, plein d'aplomb,
De ce vide me rend prisonnière.

Isolée, j'éprouve ma candeur,
La route rend-elle coupable,
D'être si vulnérable ?
À cet instant, tout est gageure.

Femme, je porte ma condition,
Mon corps précède ma voix,
Là où le genre fait loi,
L'ignorer prête à confusion.

Fautive, je n'ai pas écouté,
L'écho de mes soupçons.
À force d'abnégations,
Mon cœur, aux intrus, j'ai rodé.

Ici, mes mots ne furent pas vains.
L'homme s'est adouci,
La route s'est éclaircie,
Depuis, je voyage à l'instinct.

fascinée au départ, cette liberté, mais au fond il la méprisait : « toi tu peux voyager, tu es riche, moi non » m'avait-il rétorqué, faisant allusion à ma nationalité française. Coincée dans sa voiture, symbole de sa toute-puissance, j'ai dû crier pour l'effrayer et m'échapper. Je me suis réfugiée dans un restaurant où des gens m'ont aidée. À mon retour à Istanbul, je me suis rendue au consulat pour faire un signalement. C'est là que je me suis décidée à aborder ces expériences douloureuses en thérapie.

Pendant des mois, j'avais été accaparée par une avalanche de problèmes à gérer en conséquence de ma rupture amoureuse et je n'ai pas pris la question au sérieux. Je n'avais simplement pas le temps, pas la place, pas l'énergie. Un paradoxe total puisque cet état de fragilité était précisément le terrain idéal pour ces agressions. J'ai découvert plus tard que lorsqu'on est vulnérable, qu'il s'agisse d'une mauvaise journée ou d'un état plus profond, ça se voit, même si on se persuade qu'on maîtrise la situation. C'est ce que m'a confirmée Melinda du groupe d'auto-défense Self Collective où je me suis inscrite depuis : « la peur se lit dans le regard, l'attitude, la respiration, même dans la voix, et c'est naturel quand on a été agressée d'avoir peur que ça se reproduise. Ça laisse une empreinte dans le corps mêlée à un sentiment de culpabilité ». L'idée c'est de réapprivoiser ses émotions, de retrouver confiance en soi, mais pas avant d'avoir géré les traumatismes. Encore faut-il être prête à se voir vulnérable, prête à affronter ce qu'on pressent sous la chape de plomb de sa propre histoire.

J'ai pu en arriver là en partie grâce à mes lectures et à mes échanges avec des amies, des femmes intéressées par ces questions. Grâce à elles, j'ai compris qu'il ne suffit pas de prendre un risque pour le subir, ni de le fuir pour y échapper. Globalement, toutes les femmes connaissent des formes de harcèlement ou de lourdeurs ordinaires, même celles qui ne voyagent jamais seules, qui exercent un métier très rassurant et qui ne sortent jamais des sentiers battus. Et toutes celles qui voyagent seules ne subissent pas des agressions répétées, ni même celles qui travaillent dans des territoires difficiles – humanitaires, travailleuses sociales ou journalistes –, ni encore toutes celles qui s'aventurent régulièrement au-delà des routes balisées. En revanche, voyager seule et travailler dans des territoires difficiles ou isolés, c'est clairement se confronter plus souvent à cette zone grise, et ne pas en faire cas comme je l'ai fait est une hérésie. Avec ce constat, mon sentiment de honte – de plus en plus présent au fil des agressions – a redoublé, mais la perspective d'une issue m'apparaissait : si d'autres peuvent limiter les risques, sans doute moi aussi.

Dans ce processus, il y a d'abord eu *King Kong Théorie* de Virginie Despentes. Ses réflexions, découvertes si tard, ont été pour moi à la fois un choc et un soulagement. Soulagement de trouver un écho à mes traumatismes, de les voir décrits, expliqués. Choc de constater à nouveau le caractère systémique de la violence de genre. « Du moment que j'avais compris ce qui nous arrivait, j'étais convaincue qu'ils étaient les plus forts », explique-t-elle à propos du viol qu'elle a subi en autostop avec une copine et alors qu'elle avait un cran d'arrêt dans la poche dont elle n'a jamais songé à se servir. « Je me suis sentie femme, salement femme. (...) Défendre ma propre peau ne me permettait pas de blesser un homme ». Comment cet odieux fatalisme peut-il nous être si commun ? Une éducation à l'impuissance face aux hommes intégrée par des générations de femmes.

Le dire, le lire, le répéter, c'est déjà commencer à se le réapproprier. Sortir de la place de victime perpétuelle. La féministe Camille Paglia, citée par Virginie Despentes



dans cet ouvrage, va encore plus loin. Toujours à propos du viol : « c'est un risque inévitable, c'est un risque que les femmes doivent prendre en compte et accepter de courir si elles veulent sortir de chez elles et circuler librement, assène l'Américaine. Si ça t'arrive, remets-toi debout, *dust yourself* et passe à autre chose. Et si ça te fait trop peur, il faut rester chez maman et t'occuper de faire ta manucure ». Proie assignée oui, victime systématique non. La distinction est d'importance. Il m'a fallu du temps, beaucoup, avant d'assimiler cette pensée, accepter qu'on puisse être assignée à quelque chose. Cela me révoltait. « En quoi le fait de le nier intellectuellement va vous protéger physiquement ? », m'a suggéré en janvier dernier Ghada Hatem, gynécologue, fondatrice de la Maison des femmes à Saint-Denis (93), un lieu d'accueil pour celles qui ont subi des violences, alors que je l'interviewais.

Aujourd'hui je l'ai accepté mais j'y vois tout de même quelques nuances. Ces prises de conscience ne doivent ni déresponsabiliser les hommes – le fatalisme est un constat, pas une excuse – ni culpabiliser les femmes – s'en sortir est une possibilité, pas une injonction supplémentaire. Par ailleurs, il existe une voie médiane, celle de la prudence qui n'est pas une insulte ou une entrave au voyage. Une limite seulement, toute personnelle, chacun la situant à sa propre échelle. On peut la repousser à mesure qu'on se prépare, qu'on dispose de garde-fous, qu'on acquiert de l'expérience, que les conditions le permettent. Composer avec la réalité, en avançant entre sécurité et liberté, c'est ainsi que se fait le voyage.

L'étape suivante pour moi s'est déroulée à travers mes échanges, tant dans la vie avec mes copines que sur les réseaux sociaux. J'ai découvert que beaucoup de femmes qui voyagent seules ont des « trucs » pour se protéger. Le plus universel c'est de porter une alliance et d'apprendre à mentir. Apprendre la répartie, à dégainer une excuse, un problème gastrique. Dire qu'on est mariée. Que Monsieur travaille comme expat' et qu'on en profite pour découvrir le pays. Prétendre que notre mère, souffrante, nous attend à l'hôtel. S'inventer des enfants aussi, parce qu'à plus de 30 ans, on est censées en avoir. Ça n'est pas seulement utile vis-à-vis des hommes lourds, cela évite aussi bien des débats moralisateurs. Tout cela revient globalement à se vautrer dans les clichés pour circuler librement et contourner le mur du jugement. Le problème n'est pas tant que ça n'est pas très féministe – il y a d'autres considérations qui priment dans certaines circonstances et notamment quand il s'agit de protéger son intégrité – c'est surtout que ça ne résout pas tous les problèmes. Une personne mal intentionnée ne sera pas arrêtée par une alliance ou un mari supposé à des kilomètres. Je ne crois pas que cela aurait pu m'éviter les trois agressions que j'ai subies. En revanche, dire à l'homme qui m'empoignait au Kirghizistan que ses voisins m'attendaient – en citant leurs prénoms – me rendait un peu moins étrangère et moins vulnérable à ses yeux.

Faire passer la menace dans l'autre camp peut aussi être dissuasif. Je me souviens d'un jour de ras-le-bol en Turquie. Deux jeunes hommes me suivaient d'un peu trop près, me reluquant sur un quai animé des bords du Bosphore. Je me suis retournée, les ai laissés passer sans les quitter des yeux et ai commencé à avancer vers eux d'un pas rapide, pleine d'une colère noire accumulée depuis des mois. J'ai senti qu'ils se décomposaient. Leur regard, décomplexé l'instant précédent, indiquait à présent la peur. Ils se sont protégés d'un geste de recul à mon passage. J'étais sciee par l'effet produit, je ne m'y attendais pas. « Le jour où les hommes auront peur de se faire lacérer la bite à coups de cutter quand ils serrent une fille de force, ils sauront brusquement mieux contrôler leurs

pulsions "masculines" et comprendre ce que "non" veut dire », ajoutait Virginie Despentes dans son livre. Répondre par la violence à la violence en cas de légitime défense est une alternative. Mais le nombre de féminicides en France, 149 en 2019, prouve que peu de femmes la conçoivent ou parviennent à la mettre en œuvre. Et l'idée est plutôt de réduire la violence que d'avoir à y répondre. En septembre 2019, quinze ans après *King Kong Théorie*, l'autrice précisait, sur la chaîne bing.audio, au micro de la journaliste Victoire Tuaille : « Que l'agression soit aussi répétée, aussi quotidienne, aussi centrale, aussi obsessive de la part d'une partie de la population masculine, ça doit pouvoir être changé. Nous on ne va pas passer notre vie à savoir se défendre ou savoir comment zigzaguer, comment tuer des mecs ».

« On mène les combats qu'on peut » m'a lancée Luz (prénom modifié), une copine française habituée au voyage en solo et aux terrains difficiles dans son exercice professionnel – elle est cadre dans le social. Je l'ai longuement appelée avant d'écrire ce papier. Son expérience m'a semblé éclairante. Elle disait n'avoir jamais eu besoin de trucs, d'excuses ou de mensonges. En parlant avec elle je me suis rendu compte que si, bien sûr, elle en a. Seulement les siens sont bien plus naturels et efficaces. Ils s'appellent la vigilance, la ruse, l'instinct. « Quand je voyage seule, j'essaie toujours de ne pas avoir l'air trop paumée même quand je le suis, de marcher droit et le menton relativement haut comme dans le métro parisien. Je fais comme si tout était naturel, je n'ai jamais l'air effarouchée », m'expliquait-elle.

Et quand elle est confrontée au machisme, elle s'en sert. « En Amérique du Sud, si des garçons voulaient me protéger, c'était ok. Et parfois ça m'arrangeait bien d'être accompagnée. » Elle m'a surtout expliqué un truc essentiel pour elle : « J'ai toujours peur de l'agression sexuelle, bien plus que de mourir ou de me faire voler. Et quand je voyage, je fais en sorte de toujours garder cette petite alarme en tête. Avec ça je sais qu'il ne m'arrivera rien ». Luz sait qu'elle ne rentrera pas dans une zone qu'elle perçoit comme grise, un terrain qu'elle ne sent pas. Enfin, en règle générale. « Ça ne m'a pas empêchée de faire des conneries parfois, mais au final j'ai toujours eu de la chance. » Il faut dire qu'elle a très tôt développé la conscience de sa condition, et été confrontée à des situations de grande précarité qui l'ont rodée. À Montpellier où elle a grandi, le harcèlement de rue est devenu son quotidien, « dès que j'ai eu de la poitrine », à savoir 12-13 ans. Huit ans plus tard, elle débarquait à Paris comme travailleuse sociale et commençait à écumer les squats où s'entassaient des immigrés, « parfois dix mecs dans 8 m² » qui l'ont toujours considérée avec bienveillance. « Ça t'apprend à donner l'impression d'être hyper sûre de toi. T'es obligée de mettre une façade. »

De son côté, Ghada Hatem m'expliquait : « à 2 heures du matin je ne marche pas pareil. Et à l'étranger, j'anticipe la mentalité culturelle. Les gens ont d'autres référentiels et ils interpréteront certains comportements ou langages corporels différemment. Les femmes qui ne changent rien, ça m'étonne toujours. » À ceux qui pensent que le physique de certaines les prédisposent plus

aux agressions, la gynécologue répond qu'il s'agit d'une vision « extrêmement simplifiée de la vie : les femmes violées ne sont pas que des petites blondes et fines ». Par ailleurs, les groupes féministes le répètent à longueur de campagne : les responsables de viols ne sont pas les femmes et la façon dont elles se comportent mais bien les agresseurs. En novembre dernier, le collectif chilien *Las Tesis* réalisait une performance de rue devenue virale, reprise depuis dans plusieurs pays. « Le coupable ce n'est pas moi, ni mes fringues, ni l'endroit. Le violeur c'était toi. Le violeur c'est toi. Ce sont les policiers, les juges, l'État, le président », scandaient-elles d'une voix soudainement puissante.

Moi je n'avais jamais appris à être vigilante ni à considérer ou à reconnaître ma peur. Et plutôt que d'accepter le comportement défaillant de certains hommes, y compris dans mon entourage proche, j'avançais insouciant, pleine d'une confiance aveugle. Puis je me sur-responsabilisais pour échapper au statut de victime et éviter de voir mes croyances s'effondrer. Il m'a fallu accepter que le monde n'est pas sûr et revenir pour cela à l'origine de ma propre histoire, déconstruire mes schémas, en construire d'autres moins utopiques mais plus fiables car plus réalistes. Tout cela a été long et éprouvant. Mais ça en valait la peine.

En parallèle de ce processus d'acceptation intellectuelle, il y a eu le processus psychique et émotionnel avec un psychothérapeute. Et le processus physique, de prise d'assurance, que j'ai mené pendant un trimestre avec des cours d'auto-défense entre filles, et surtout de boxe depuis trois ans. Chaque semaine, je me retrouve au milieu d'hommes sur un ring. La première année, je me suis rendue invisible : un petit soldat parmi les autres. Personne n'a entendu le son de ma voix ni ne m'a vue lâcher avant les autres un exercice difficile. Pas question de me montrer faible. L'année suivante, j'ai commencé à dire bonjour, à communiquer. Aujourd'hui, je suis plus à l'aise avec eux, je suis en train de trouver ma place. Aussi, j'ai moins peur des coups, y compris de ceux que je ne vois pas venir et de ceux que je donne. Sans doute parce que je tiens un peu mieux ma garde, que je sais esquiver, que j'ai acquis un peu d'assurance.

Et j'ai appris à adapter mon comportement. Dans la rue, dans le métro, dans un taxi, en voyage, seule, je suis plus vigilante. J'appivoise ma peur au lieu de la fuir ou de l'ignorer. De la craindre. Je sais désormais qu'elle est un bon garde-fou. Appelons-là instinct, peur ou alarme. Cette chose-là est plus utile que tous les trucs et mensonges préfabriqués qui, face au danger réel, ne font pas longtemps illusion. Savoir que ce mécanisme fonctionne, c'est aussi s'autoriser à vivre pleinement le voyage, l'ailleurs, la rencontre. Le meilleur allié pour voyager seule, c'est bien soi.

Anna Duhesme participe à une table ronde dans le cadre du Festival Histoire et Cité, sur le thème : « La peur est-elle genrée ? » Avec également :

Marylène Lieber, sociologue, professeure en études genre à l'Université de Genève et **Agnès Vannouvong**, romancière et chargée de cours aux mêmes études genre
Modération : Brigitte Mantillieri
En partenariat avec le Service égalité UniGE et *La Couleur des jours*

vendredi 3 avril à 14 h 30
Genève, Uni-Dufour, salle U408

www.histoire-cite.ch



Aude & Barbara, dessins issus d'un récit publié dans *La Bûche* n°5, « Porosité », 2019.